

ALTRUISTE RAISONNABLE : ÉTUDE SUR BLAISE PASCAL.

Zbigniew Drozdowicz

Le débat qui opposait au XVIIe siècle les jésuites et les jansénistes n'arrête pas d'attirer l'attention de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la vie intellectuelle européenne. Les plus grandes autorités de l'époque s'y sont engagées, y compris le Pape, l'épiscopat français, le Roi et la Faculté de Théologie de la Sorbonne. De l'autre côté de la « barricade » les forces étaient moins importantes : quelques théologiens (avec Antoine Arnauld, docteur de la Sorbonne, comme chef de file) et un savant et philosophe de grand format Blaise Pascal. La question est donc de réexaminer ici ce que Pascal, penseur moderne, pris dans une bataille perdue, avait à dire en matière de Dieu, de l'homme et de l'univers.

Commençons par rappeler les faits qui semblent incontestables. Il est d'abord question de la controverse théologique entre les jésuites et les jansénistes. Les deux côtés en parlent. Dans la bulle du Pape, les jansénistes sont critiqués de prêcher un enseignement erroné sur l'impossibilité d'exercer par les hommes justes certains commandements divins sans soutien de la grâce de Dieu. Persuadés de la nécessité de la grâce divine, les jansénistes mettent en cause la distinction jésuite entre la grâce efficace et la grâce suffisante et leur vision de sa distribution divine à presque tout le monde. Dans ses *Pensées* Pascal l'affirme : « Pour faire d'un homme un saint, il faut bien que ce soit la grâce, et qui en doute, ne sait ce que c'est que saint et qu'homme¹ Il est donc question non seulement de la nécessité d'obtenir une telle grâce qui soit capable d'effacer efficacement la trace du péché originel et de rendre possible le salut, mais du fait que ce don ne soit pas accordé à tous et rares soient ceux qui, suite à son effet, deviennent saints ou presque.

Les différences dans la façon de concevoir la grâce divine chez les jésuites et les jansénistes découlent directement de leur conception de Dieu, de l'homme et de l'univers. Les jésuites, à l'instar de leur fondateur Ignace de Loyola, se prononcent pour un Dieu charitable qui vient au secours des hommes, même de ceux qui ont commis de graves péchés. Cette vision de Dieu et celle de l'homme qui jouit de ses grâces se montrent inacceptables pour les jansénistes. Rappelons ici quelques extraits de la correspondance entre les deux jansénistes, Martin de Barcos et l'abbé Saint-Cyran. Le premier s'adresse à l'autre en ces termes : « Les

¹ B. PASCAL, *Pensées*, Paris, La Flèche/Coulommiers, 1962, p. 358.

Règles de Dieu sont toujours les meilleures et les plus assurées, et il ne faut se mettre en peine que de les bien connoître, et de les suivre sans hésiter en les préférant à toutes celles du monde. Nous serons toujours en paix par la grâce de Dieu quoy que les hommes puissent faire, en le craignant nous serons nous serons délivrés de toute autre crainte ». Il est aussi question de « prédicateurs de Carême » qui n'enseignent que sur la « dépravation et la débauche »².

Il n'est pas difficile de deviner qu'il s'agit ici des jésuites.

Tout n'est pas dit dans cette lettre de façon claire. Il est pourtant évident que sur la scène où se déroule le spectacle du monde il n'y a que deux protagonistes : l'un est toujours positif, l'autre plus souvent négatif que positif. Dieu est ce premier, c'est celui dont parlent les évangiles et celui qui peut accorder à l'homme sa grâce. L'autre c'est l'homme dont l'action est très restreinte mais il peut toujours demander à Dieu de lui accorder sa grâce. Il est clair que Dieu donne sa grâce très rarement, et ce qui est considéré par de nombreux comme signe de grâce est très souvent une profanation des sacrements et une source du mal et des désordres dans le monde. Il est enfin évident que dans cette relation entre Dieu et homme, difficile à comprendre, le donateur authentique reste ce premier, l'autre n'a pas beaucoup à offrir et en plus est souvent incapable de recevoir des dons divins. Ceci pose dans une lumière très singulière la question d'altruisme et en particulier celle d'altruisme divin.

Il en est question dans plusieurs passages de *Pensées*. Dans un fragment très éclairant, Pascal affirme :

Car, comme un homme qui nous annonce les secrets de Dieu n'est pas digne d'être cru sur son autorité privée, et que c'est pour cela que les impies en doutent, aussi un homme qui, pour marque de la communication qu'il a avec Dieu, ressuscite les morts, prédit l'avenir, transporte les mers, guérit les malades, il n'y a point d'impie qui ne s'y rende, et l'incrédulité de Pharaon et des pharisiens est l'effet d'un endurcissement surnaturel³.

Ces constatations invitent à poser des questions auxquelles les réponses restent difficiles. On peut seulement risquer de donner des interprétations qui seront logiquement cohérentes. J'espère que cette présentation remplit cette condition.

Je considère les propos pascaliens comme sa profession de foi en Dieu caché, mais à tel point généreux qu'il visait « à établir des marques sensibles dans l'Église pour se faire reconnaître à

² Cf. *Correspondance de Martin de Barcos, Abbé de Saint-Cyran*, Je me réfère à *Filozofia XVII wieku. Wybrane teksty z historii filozofii*, Warszawa, Państwowe Wydawnictwo Naukowe, 1959, p. 221 sq.

³ B. PASCAL, *Pensées*, n. 754, in *op. cit.*, p. 398 sq.

ceux qui le chercheraient sincèrement ». C'est aussi l'expression de la foi dans les hommes qui, de tout leur coeur, cherchent Dieu, car ils aspirent à l'âme immortelle et à sa félicité. Ce qui distingue ces hommes, en ce qu'ils « travaillent de toutes leurs forces à s'en instruire, de ceux qui vivent sans s'en mettre en peine et sans y penser ». Dans ce dispositif particulier où d'un côté il y a un Dieu caché et de l'autre l'homme livré aux désirs et aux doutes, l'altruiste est seulement ce premier, le second est plutôt égoïste. Pascal ne cherche pas à ce que l'homme cesse d'être égoïste, mais à ce qu'il cesse d'être un égoïste déraisonnable, car il se montre comme tel, quand il vit sans penser au but ultime qu'est le salut de l'âme et la félicité éternelle : « Cette négligence en une affaire où il s'agit d'eux-mêmes, de leur éternité, de leur tout, m'irrite plus qu'elle ne m'attendrit ; elle m'étonne et m'épouvante : c'est un monstre pour moi »⁴.

C'est alors que la profession de foi au « Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac et Dieu de Jacob » devient plus compréhensible. Il s'agit donc non seulement de Dieu qui n'arrête pas d'être un grand altruiste, car il fait comprendre à l'homme qu'il est son bien suprême, mais aussi de Dieu qui lui fait sentir que son âme contient ce genre de l'amour qu'il ensevelit. L'issue de cette situation consiste à soumettre l'âme humaine à différentes épreuves à l'instar de celles qu'avaient subies Abraham et son fils Isaac. Rappelons que dans le livre de la Genèse Dieu met à l'épreuve la foi d'Abraham en réclamant le sacrifice de son fils Isaac ; quand le père lève son épée pour tuer son fils, Dieu sous la figure d'un Ange l'empêche de réaliser ce projet. Le livre de la Genèse présente aussi les affrontements de Jacob avec soi-même et avec Dieu dont l'effet est l'obtention du nom d'Israël. Le message des deux passages bibliques est similaire, il se résume à montrer que Dieu est donateur de toutes les grandeurs humaines et de toutes les vertus. Cependant Dieu ne les accorde pas facilement, ceux qui les reçoivent doivent combattre contre leurs faiblesses, leurs contraintes et leurs doutes, ils doivent être prêts à faire devant Dieu le sacrifice de tout ce qui leur est le plus précieux dans la vie terrestre.

Dieu tout puissant pourrait n'accorder à l'homme aucun de ses dons. Il se montrerait alors un être cruel et sévère à l'égard de tous ceux qui portent la trace du péché originel. Il pourrait transmettre aux hommes ses dons sans rien demander en échange. Il se montrerait alors un être généreux, mais il mettrait en doute sa raison et sa sagesse. Les hommes, s'ils recevaient facilement, ne seraient pas portés à penser à leur salut, trop vite satisfaits des choses terrestres. Dieu ne l'ignore pas et ne fait rien qui puisse faire mal à la créature humaine. Il n'est pas

⁴ *Ibid.*, n. 334, in *op. cit.*, p. 153 sq.

caché pour jouer avec les hommes, mais pour les contraindre à se poser des questions fondamentales – le sens de la foi en l’existence de Dieu et au salut de l’âme. Sans vouloir laisser sans réponse ceux qui cherchent, Dieu dévoile un fragment de son mystère à travers les signes de sa présence qui apparaissent d’abord chez les prophètes et ensuite dans la personne du Christ et de ses successeurs terrestres. Il en résulte que « S’il n’y avait point d’obscurité l’homme ne sentirait point sa corruption ; s’il n’y avait point de lumière, l’homme n’espérerait point de remède. Ainsi, il est non seulement juste, mais utile pour nous, que Dieu soit caché en partie, et découvert en partie, puisqu’il est également dangereux à l’homme de connaître sa misère, et de connaître sa misère sans connaître Dieu »⁵. Dieu est donc un altruiste raisonnable et si grand que l’homme, avec sa raison limitée, n’est capable de comprendre ni cet altruisme, ni cette sagesse.

⁵ *Ibid.*, n. 599, in *op. cit.*, p. 329 sq.